

La belle époque des cabarets

Dans le Paris de la fin de siècle, d'étranges établissements font florès autour de la butte Montmartre. On y boit, on y chante et, surtout, on y célèbre l'excentricité et la liberté. Et derrière la célébrité d'un Chat noir ou la longévité d'un Lapin agile, c'est tout un monde qui s'amuse et réinvente le spectacle. CÉLINE DU CHÉNÉ



a mythique affiche de *La Tournée du Chat noir* de Théophile Alexandre Steinlen (1859-1923), aujourd'hui déclinée en mugs, *tote bags*, magnets ou porte-clés, a rangé Le Chat noir du côté du folklore touristique, au point qu'on peine à imaginer le souffle de liberté, de créativité et de folie que représentait ce cabaret, un lieu qui a su mêler irrévérence, rire et avant-garde.

L'histoire commence en 1881. Nous nous trouvons à La Grande Pinte, un petit estaminet au décor digne d'une auberge médiévale. Situé à Paris, en bas de Montmartre, il accueille bon nombre d'étudiants et artistes, lassés du Quartier latin, tant par ses prix élevés que pour sa surveillance policière. En cette fin du XIX^e siècle, de nombreux groupes littéraires et artistiques aiment se réunir dans des cafés ou débits de boissons: hydropathes, zutistes, fumistes, hirsutes, je-m'en-foutistes, incohérents, tous prônent, comme moyens d'expression, l'art, la littérature, la dérision et la fête, face au conformisme ambiant.

Un soir, à La Grande Pinte, dans un joyeux coude-à-coude, Émile Goudeau (1849-1906), poète fondateur, en 1878, des hydropathes («les allergiques à l'eau»), croise Rodolphe Salis (1851-1897). Ce dernier, ancien étudiant des Beaux-Arts, issu d'une famille de petits commerçants de Châtellerault, vient d'acheter, au pied de la Butte, boulevard de Rochechouart, un minuscule débit

de boissons d'une quinzaine de mètres carrés. Nommé Le Chat noir, en référence à la nouvelle éponyme d'Edgar Poe, sa façade est ornée d'une enseigne d'Adolphe Willette, un croissant de lune sur lequel est accroché... un chat noir. Salis nourrit de grandes ambitions pour son cabaret, il veut en faire un lieu artistique dont tout Paris parlera. Il propose alors à Émile Goudeau, en quête d'un endroit pérenne pour ses réunions hydropathes, de venir y déclamer poèmes et chansons. Il ne faut pas attendre bien longtemps avant que Le Chat noir ne fasse parler de lui, tant par l'originalité du lieu que par la personnalité flamboyante de son propriétaire qui fait vivre son lieu comme nul autre pareil. À la façon des bonimenteurs des spectacles de curiosités, il accueille le public, chauffe la salle, annonce les numéros, chansons ou poèmes, faisant de lui l'ancêtre des maîtres de cérémonie des cabarets d'aujourd'hui.

Du débit de boissons à l'antre artistique

Les soirées, au départ hebdomadaires, deviennent quotidiennes. Salis ouvre dès lors son cabaret à tout artiste désireux de partager un poème ou une chanson. Puis, en janvier 1882, il crée son propre hebdomadaire *Le Chat noir*, publiant sur quatre pages textes et dessins d'avant-garde. Près d'un an après son ouverture, le journal *La Presse* écrit: «Il s'est créé tout près de l'Élysée-Montmartre un cabaret qui est en train de devenir célèbre et dont la clientèle augmente chaque jour. [...] On est un peu entassé, pressé, foulé; souvent il faut placer son verre sur le chapeau de son voisin ou les genoux de sa voisine; mais les choses n'en vont pas plus...»



Griffe Premier établissement de son genre né de l'imagination de Rodolphe Salis, le cabaret du Chat noir entend secouer le conformisme pesant sur la France de la fin du XIX^e siècle.



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

Bonne table Depuis 1869 jusqu'à aujourd'hui, une maisonnette aux allures de thébaïde campagnarde accueille chants et public : la recette du Lapin agile n'a pas changé ! Vers 1905, réunion d'artistes au Lapin agile, parmi lesquels Poulbot et Dufy, écoutant le père Frédé (à la guitare).

... mal et l'on n'en rit que davantage. Car il est bien entendu que personne ne va au Chat noir pour s'ennuyer.» Alors que les cabarets avaient pour fonction d'être de simples débits de boissons, Salis invente le concept du «cabaret artistique». Le spectacle devient un élément essentiel et quotidien de son cabaret, n'hésitant pas à organiser des canulars, comme celui de sa propre mort, des défilés, des concerts. Le public vient autant pour boire un verre que pour applaudir des artistes, rire, s'émerveiller, le tout dans un décor mêlant œuvres d'avant-garde et objets chinés. Le spectacle se veut total.

En 1885, Rodolphe Salis décide de s'agrandir et emménage rue de Laval (actuelle rue Victor-Massé). Là encore, il transforme un simple déménagement en un événement inoubliable, avec deux Suisses empanachés qui ouvrent la marche, tandis qu'une extraordinaire fanfare d'amateurs fait rage, assourdissante et triomphale. Salis s'avance gravement, vêtu d'un costume de préfet,

deux chasseurs le suivant et portant la bannière du Chat noir avec cette devise «Montjoye Montmartre». Installé sur plusieurs étages, le deuxième Chat noir va abriter dès décembre 1887 un théâtre d'ombres – un système de projection de lumière sur des silhouettes noires profilées, dont il renouvelle le genre.

« Tâchez de brailler en mesure ou fermez vos gueules ! »

Conçu par les artistes Henri Rivière et Henry Somm, le spectacle devient une production extrêmement élaborée, nécessitant la collaboration de douze mécaniciens, scénaristes, musiciens, chanteurs et assistants techniques. Théâtre d'ombres, poésie, chanson, pièces courtes, musique, passant du comique au dramatique, du potache au sentimental, Salis captive les spectateurs par la fougue de ses interventions entre deux numéros. La réputation du Chat noir dépasse vite les frontières parisiennes et Rodolphe Salis part en tournée dans toute la France. En 1896,

le cabaret déménage une dernière fois et s'installe au niveau du 68, boulevard de Clichy. Mais, peut-être épuisé par des tournées incessantes et un procès pour usurpation et concurrence illécite avec ses anciens camarades, Salis ferme définitivement son cabaret en janvier 1897, avant de partir pour une ultime tournée. Malade, il décède quelques semaines plus tard, âgé seulement de 45 ans.

Le succès du Chat noir va profondément marquer la vie nocturne parisienne, comme dans les grandes villes d'Europe. À Paris, on ne recense pas moins de 118 cabarets au bas de la butte Montmartre entre 1889 et 1905 ! Ces établissements reprennent la même formule du succès : un débit de boissons avec une identité artistique forte, proposant une alternance de numéros présentés par le maître des lieux. Le plus célèbre d'entre eux reste le poète Aristide Bruant (1851-1925), chansonnier chez Salis – c'est à lui que l'on doit la célèbre ballade du *Chat noir* – qui crée

dès 1885 Le Mirliton sur l'emplacement du premier Chat noir. Dans un décor d'affiches signées Toulouse-Lautrec et Édouard Yrondy, il accueille les clients, vêtu d'un sombrero noir et de sa célèbre écharpe rouge: «Ohlala, c'te gueule, c'te binette! Tas de cochons! Gueules de miteux!» Entre chaque chanson, Bruant prend plaisir à malmenier le public, qui en redemande, «Tâchez de brailler en mesure. Sinon fermez vos gueules!». Celles et ceux qui veulent une expérience encore plus physique peuvent se rendre boulevard de Clichy à la Taverne du Bagne, ouverte en 1885 par Maxime Lisbonne (1839-1905), un ancien communard. Son cabaret représente le réfectoire d'un bagne – mais aux murs desquels sont accrochés des tableaux à la gloire de la Commune. Le public est accueilli à coups de sifflet par un gardien placé devant l'«entrée des condamnés» et immédiatement marqué d'un numéro. Des serveurs habillés en bagnards apportent aux clients la «soupe des forçats» ou un «boulet» (un bock de bière). La dernière gorgée avalée, le public est expulsé sans ménagement et se voit obligé de refaire la queue s'il veut continuer à boire.

L'enfer et le ciel avant 1914 puis le néant...

Les plus courageux d'entre eux pourront aller, quelques numéros plus haut dans le boulevard, pousser la porte du Cabaret de l'Enfer. Accueilli par Antonin Alexander, maître des lieux, habillé en Méphistophélès, on vient pour boire et se faire peur: décor, attractions, chansons, tout renvoie à l'enfer. En guise de rédemption, le cabaret voisin, tenu lui aussi par Antonin, se nomme Le Ciel. Le public est, cette fois-ci, accueilli par saint Pierre, en compagnie d'anges ailés et de danseuses peu vêtues. Et pour les plus nihilistes, il reste au numéro 34 du même boulevard de Clichy, le Cabaret du Néant tenu par Louis Leclercq dit Dorville, un illusionniste anarchiste. Servi par des croque-morts, le public vient y vider des bocks servis sur de vrais cercueils, dans une salle décorée de squelettes et de tableaux morbides, avant d'assister à des spectacles d'illusion optique sur la décomposition des corps!

Tous ces cabarets avaient une durée de vie incertaine, de quelques mois à plusieurs années et la plupart périclitent avant la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, il en reste un seul, en haut de la Butte, Le Lapin agile. Longtemps appelé Le Cabaret des assassins (dès 1869), puis À ma campagne, il tire son nom définitif de son enseigne, peinte en 1875. Conservant des airs de maisonnette de campagne, on lit encore sur sa façade «Au Lapin agile, cabaret artistique». Depuis plus de 150 ans, on y

chante dans la même petite salle autour de grandes tables en bois. Le dispositif est simple, pas de scène, un piano, des chanteurs et chanteuses, qui se succèdent sans micro, assis au milieu du public! Et lorsque le public ravi reprend en chœur le refrain de la ballade du *Chat noir* d'Aristide Bruant, l'esprit de Rodolphe Salis n'est pas si loin. 

Céline du Chéné est auteure de documentaires à France Culture. Elle vient de publier *Cabarets* (Michel Lafon / France Culture, 225 p., 35 €).



Monte-en-l'air La brochette des stars culottées de cette danse, athlétique et transgressive : La Goulue, Grille d'égout, Valentin le désossé, et, à g., un inconnu.

Au rythme du french cancan

En 1889, Le Moulin Rouge attire les foules avec son bal de french cancan. Pourtant cette danse n'y est pas née. Elle trouve son origine dans les bals populaires où l'on dansait le très codifié quadrille. Or, vers 1820, les hommes sont autorisés à improviser pendant une minute, moment de liberté chorégraphique nommé «chahut» ou «cancan». Les femmes s'en emparent aussi quelques années plus tard. C'est une véritable révolution, qui sera incarnée par la danseuse Rigolboche qui, dès 1857, invente des pas comme les levers de jambe ou la «guitare», une allusion osée à la masturbation féminine. Dès les années 1860, les danseuses se professionnalisent, gagnant mieux leur vie que les danseurs. Elles deviennent le centre d'attraction de ces bals progressivement transformés en spectacles, avec des pas désormais connus de tous, moquant aussi bien les figures d'autorité que la morale. Les danseuses se choisissent des pseudonymes loin de tout romantisme : La Goulue, mais aussi Grille d'égout, la même Caca, Tête de mort, Poil aux pattes! 1895 marquera la fin de ces folles années avec le départ de La Goulue. Au fil du temps, la danse s'uniformisera, perdant sa dimension contestatrice et subversive. Mais, cent ans plus tard, à la faveur du renouveau actuel des cabarets, gageons que le cancan retrouvera son essence irrévérencieuse et féministe! c. c.

Reportage

Sur les traces du musée de la Chasse

Les hôtels de Guénégaud et de Mongelas abritent un musée-maison atypique, prodigieux, inimitable. Dans ce dernier, des animaux naturalisés questionnent le « sauvage », interrogent la relation de l'homme à l'animal et se frottent aux créations d'artistes contemporains.

PAR JEANNE MORCELLET



Écrin Le musée occupe l'hôtel construit en 1652 par Mansart pour Jean-François de Guénégaud, sieur des Brosses.

ROSINE MAZIN/AURIMAGES

H

ôtel particulier du XVII^e siècle en plein cœur du Marais – quartier très chic –, signé de l'architecte François Mansart, l'hôtel de Guénégaud, du nom de son propriétaire-bâtitteur «historique», en jette de simplicité, d'élégance et de bon goût. Enchâssé dans la rue des Archives, à l'abri des regards indiscrets, il déroule sur plusieurs niveaux une ode à la nature, au sauvage, au libre. Rien de plus paradoxal que ce lieu habité, installé dans un Paris historique très urbanisé, où les amoureux du vivant côtoient les passionnés de la chasse et de la traque. Dans l'enceinte d'une architecture classique, le monument rénové et agrandi après l'achat de l'hôtel mitoyen de Mongelas en 2005, à nouveau restauré et étendu entre 2019 et 2021, révèle des trésors étonnants, splendides, effrayants, esthétiques, touchants, inoubliables. Un lieu singulier «qui questionne l'altérité, la rencontre avec le sauvage, cette association de soi avec l'inconnu, et dans laquelle la notion de sauvage peut être fantasmée», introduit Alice Gandin, la toute nouvelle directrice de l'institution.

Le sauvage – ou le libre – et la nature, au travers d'animaux en majesté, morts et célébrés, croisent des artistes de renom, Oudry, Paul de Vos, Desportes, Rubens, Chardin, et dialoguent avec des créateurs contemporains, Jan Fabre, Jeff Koons, Jean-Michel Othoniel, Eva Jospin... Entre tableaux, sculptures, taxidermie, mobilier, céramiques, armes à feu, photographies, installations, le musée-maison raconte un monde en soi, celui des sous-bois, des forêts, de la nuit, de la faune et de la flore, de la chasse encore, un univers secret éminemment mystérieux, fragile et fécond. Un monde irréductible et pourtant menacé. «Ni musée des beaux-arts, ni muséum scientifique, ni musée ethnographique», il offre de façon magistrale une leçon sans aucun cours didactique sur les relations entre l'art, la nature et la société. Le chemi- • • •

Reportage

... nement entre les salles permet d'explorer, de se perdre, de s'enthousiasmer pour des terres inconnues d'autant que «l'art cynégétique n'apporte pas de réponses sur la chasse et l'altérité, mais propose des réflexions». La directrice oppose à l'approche morale de la chasse un regard anthropologique et la discipline historique qui permettent «d'inviter à regarder les pratiques cynégétiques d'hier ou d'ailleurs pour amener le visiteur à faire le lien avec la permanence de cette pratique aujourd'hui».

Construire une «écologie humaniste»

Né des esprits généreux et singuliers de deux collectionneurs, les époux Jacqueline et François Sommer, ce lieu, labellisé «musée de France», émane de la Fondation François-Sommer, créée en 1966 pour «construire un dialogue apaisé entre tous les utilisateurs de la nature, chasseurs et non-chasseurs» et «diffuser dans la société les valeurs d'une écologie humaniste». Le musée de la Chasse et de la Nature est comme ça, pétri d'exigences, de contradictions, de complexités et de talents. Deux à trois fois par an, les lieux accueillent des expositions temporaires portées par des artistes reconnus internationalement.

Comme pour apporter un éclairage particulier, complémentaire et surprenant aux collections permanentes, les artistes pensent et façonnent leur univers au regard des dessins, des tapis, des tapisseries, de l'orfèvrerie, des trophées, des armures, des meubles... qui habillent et peuplent la mai-

son de l'amateur d'art. La Salle du sanglier, puis le Cabinet de Diane, où des plumes multicolores recouvrent entièrement un plafond au creux duquel des regards de chouettes transpercent la pénombre, et la Salle du grand cerf, enfin, introduisent le visiteur dans un autre monde. Celui de la nature, de la chasse, de la métamorphose, de la mort encore. Des cabinets naturalistes sur le sanglier, le cerf et le loup comportent dessins et aquarelles, sculptures et crânes, fables et histoires qui racontent l'animal évoqué.

Sur l'ancêtre du porc, on apprend qu'on le considère comme un animal redoutable sous l'Antiquité à l'instar du lion. Plus tard, «au Moyen Âge, la chasse est à l'honneur chez les seigneurs et les princes comme le roi Philippe le Bel qui meurt désarçonné par un sanglier. La réputation de la "bête noire" pâtit du symbolisme médiéval. L'adversaire du héros antique se voit désormais placé au bas de la hiérarchie animale, parmi les bêtes ignobles.» Sur le cerf, on peut lire que la suprématie du «roi des forêts» tient à sa «spectaculaire chute des bois qui se refait chaque année» comme une mise en abyme de la Résurrection, et «à ses dix cors que porte sa ramure comme l'évocation des dix commandements des Tables de la Loi». Pour autant, le musée compte peu d'éléments explicatifs. L'idée n'est pas d'apprendre, mais de voir, de ressentir, de découvrir. «Ici, nous ne sommes pas à l'école, nous ne faisons preuve d'aucun discours dogmatique», éclaire avec douceur Alice Gandin. Ici, point de linéarité, d'académisme, de programme pédagogique. Ici, on

PIERRE VERDY/AFP





SOPHIE LLOYD-MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE, PARIS/SP

De Diane chasserresse aux expériences culturelles

Musée des beaux-arts, muséum d'histoire naturelle, galerie d'art contemporain... ce lieu unique se joue des frontières et propose une expérience originale, fondée sur de solides collections de peintures et d'objets d'art qui dialoguent avec l'univers cynégétique – trophées, natures mortes... (ci-dessus, le Salon de compagnie) – et créations artistiques. Le but ? Montrer que nature, chasse et culture entretiennent, par-delà les époques, un dialogue riche, toujours à même de toucher notre sensibilité, au-delà des clichés.

approche à pas de loup le règne animal, si vaste, si étrange. On tente une incursion, un rapprochement, une rencontre avec des animaux libres ou sous le contrôle de l'Homme. Entre l'emblématique ours blanc de plus de 3 mètres de hauteur, la vidéo d'une licorne sous la pluie, un sublime bronze d'Actéon, une tête de grande ourse, une bibliothèque en plumes bleues, un tapis d'herbes folles en chutes de carton ondulé et un grand faune en écorce de bouleau... une vie, pleine de grâce et d'inventivité, fourmille et s'échappe.

Le vivant, rare, exotique et fabuleux

La Salle des oiseaux montre des flamants roses, des poules de Tunis, des huppés et loriots, des grues cendrées, un cotinga pourpre, un faucon... Les tableaux de François Desportes, les assiettes et les sculptures en porcelaine rappellent la quête de l'oiseau exotique, la volonté de la conquête du vivant. La ménagerie commandée en 1662 par Louis XIV à



PATRICK TOURNEBOEUF/TENDANCE FLOUE

Louis Le Vau recense l'extraordinaire. Elle dépasse le simple divertissement de la chasse, renferme et thématise le vivant pourvu qu'il soit rare et exotique, curieux et fabuleux. Elle exhibe et contraint. Dans ses filets, des grues de Numidie, des pélicans, des autruches, des perroquets, des hérons d'Égypte, autant de sujets extraordinaires à s'approprier du regard pour peu qu'ils aient réussi à survivre aux aléas des transports et à la vie en captivité... Artistes et savants profitent d'un siècle épris de volières monumentales et de cages luxueuses où ils peuvent, à loisir, étudier l'anatomie d'animaux jusque-là inconnus. Sous les Lumières, Buffon apprend encore des pensionnaires de la ménagerie...

Reportage

... royale. François Desportes, le peintre des chasses, de la meute royale et des natures mortes, sublime des oiseaux en mouvement, en vol, à l'arrêt. Dans le Salon des chiens, qualifiés de «précieux auxiliaires», le «peintre d'animaux» officie toujours. Ses grandes et petites huiles, *Diane et Blonde*, *Chien en arrêt sur un faisan*, ses *Études de chien* accompagnent une toile de Jean-Baptiste Oudry et des créations contemporaines, une petite céramique de Jeff Koons, de tendres créations d'Edi Dubien.

Des collections toujours... à l'affût !

La nature sous contrôle de l'homme, placée à son service, rappelle l'éternel fantasme humain de mettre au pas le monde naturel dans sa globalité. Et pourtant, comme le musée qui l'accompagne, il ne se laisse ni circonscrire ni enfermer dans un cadre préétabli et intangible. La demeure habitée des deux collectionneurs, chasseurs et esthètes, est comme ça, magnifique, inépuisable, mystérieuse et toujours surprenante. Insaisissable. Le musée interpelle, subjugué et interroge. Éclaire et fascine. D'une part, il épouse l'ambiance particulière de la maison d'un chasseur-collectionneur, entre découverte, observation, réflexion, émerveillement. Les lieux magnifiés par l'Ardennais François Sommer, spécialiste du safari, pilote de chasse, ancien compagnon de la Libération, industriel fortuné, prix de l'Académie française en 1969 pour son réquisitoire *La Chasse imaginaire*, soufflent un esprit en alerte, une intelligence aux aguets, une passion pour l'animal encore.

D'autre part, l'institution offre de multiples entrées sur l'art cynégétique et la nature, car «on ne vient pas ici pour apprendre la chasse ou des techniques de chasse», pré-

vient Alice Gandin. D'autant que «cette maison d'amateur d'art» use d'une vraie liberté de ton, de beaucoup d'humour même, quand certains artistes invités jouent et s'amusent avec les stéréotypes usuels de la chasse – un tutu rose pour le sanglier, une gerbe de roses blanches entre les pattes de l'ours polaire, des petites boîtes mystérieuses suspendues aux bois du grand cerf... «La particularité du musée tient dans le foisonnement des pièces et des œuvres, certaines posées à même le sol, comme aucun musée scientifique ne peut se le permettre. Rien n'est sacralisé ici, l'art est partout, il faut garder les yeux ouverts, être à l'affût comme dans la forêt», révèle Alice Gandin. Qui conclut: «Le musée est au cœur des enjeux contemporains, dans un dialogue entre art et nature, au croisement des publics et des disciplines.» Devenu une référence sur l'art et la nature, ce «lieu d'apaisement, de réconciliation et d'harmonie» compte bien apporter sa petite touche au débat sur les enjeux écologiques et environnementaux qui agitent la société. ■



TOM CRAIG/SAIF IMAGES

La Salle des trophées

Comme une forêt inversée, composée de têtes et de corps, la Salle des trophées (photo) regorge d'animaux naturalisés. Elle stupéfie le regard et le sentiment par la richesse de ses sujets, la beauté sans égal des pièces, la composition de l'ensemble. Sous un plafond habillé de trois toiles marouflées, parsemées d'animaux et d'artefacts aux couleurs jaune, grise et bleue, une peinture signée Bernard Lorjou, la forêt tropicale, la savane et la jungle hantent et peuplent un vaste espace mural. Les animaux, placés en hauteur, rugissent, marchent, pensent, nous

regardent, nous examinent. Propriétés des époux Sommer, ils racontent un autre temps, celui du XIX^e siècle, des empires coloniaux, des chasses lointaines et luxueuses, d'un exotisme d'autant plus vibrant que la planète n'était pas encore envahie par les touristes. Au-dessus d'une partie non négligeable de l'impressionnante collection d'armes des époux Sommer exposée sous vitrine, rhinocéros, lions, tigres, élans, loups, venus principalement d'Afrique, parfois d'Asie et d'Amérique, nous toisent sans agressivité, comme hors

du temps et hors de portée. Cerf de Virginie, panthère d'Afrique, éléphant d'Asie, petit koudou, bouquetin d'Abyssinie, mouflon à manchettes, mouflon du Canada, gazelle de Waller, antilope du Tibet, oryx beïsa, élan d'Alaska,

glouton... rappellent le temps des expéditions lointaines, des safaris, du commerce d'animaux naturalisés. Ils racontent encore la furieuse et impérieuse envie de l'homme de tout posséder, de tout montrer, de tout accaparer. J. M.

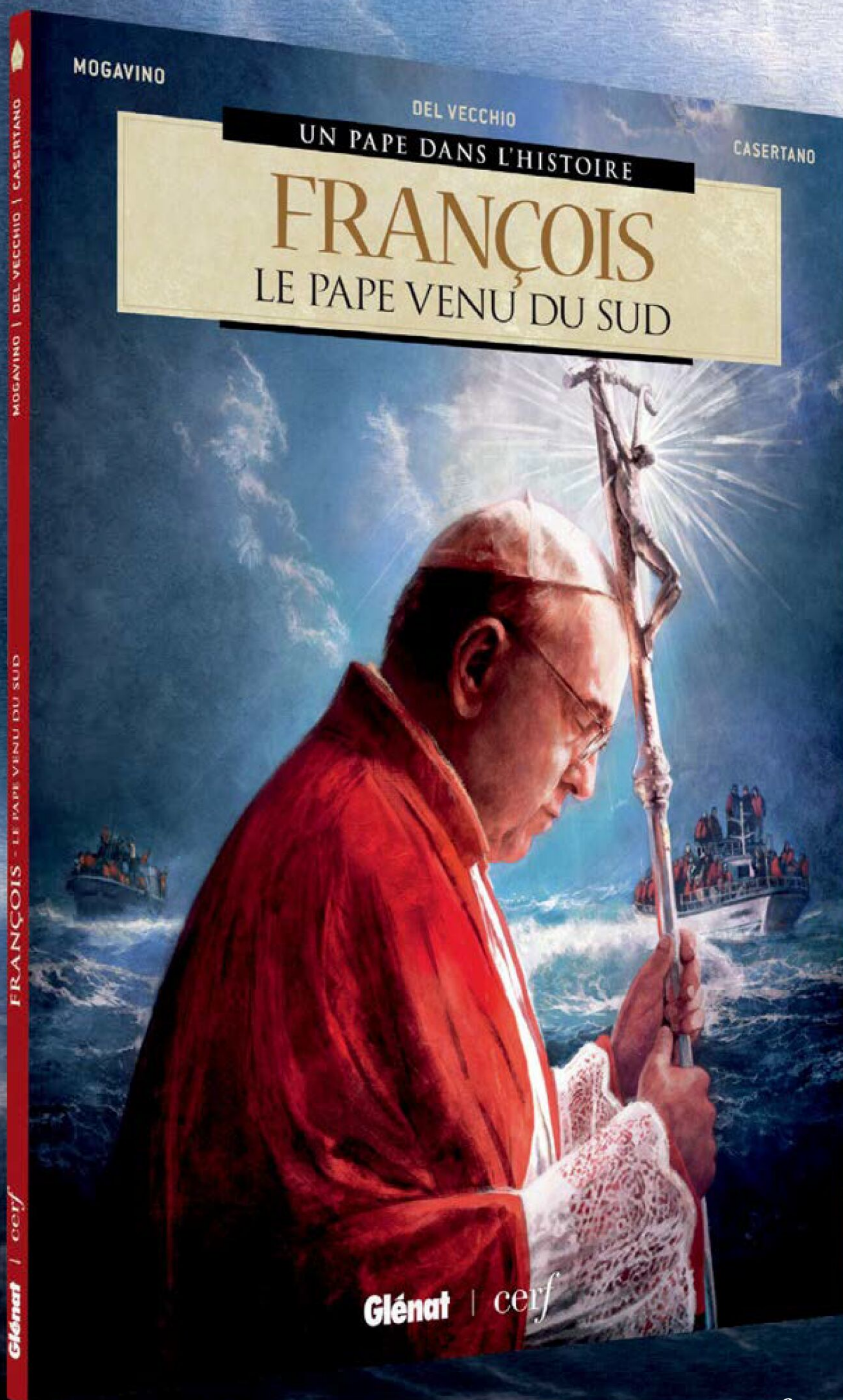
MOGAVINO

DEL VECCHIO

CASERTANO

FRANÇOIS

LE PAPE VENU DU SUD



*Entre modernisme
et tradition.*

*Retour en bande dessinée
sur un pontife dans
l'air du temps.*

BD

DISPONIBLE
LE 5 NOVEMBRE

Glénat | cerf